

Chez les Turcs avant la guerre

Il était de mode depuis longtemps de considérer la Turquie comme une non-valeur. Ces sauvages, qui massacraient périodiquement les Arméniens, qui se faisaient distribuer de nombreux bakchichs par les pèlerins de Jérusalem et les quelques rares voyageurs occidentaux qui s'aventuraient sur les rives édeniques de la Corne d'Or, qui se faisaient battre sur les champs de bataille balkaniques et se laissaient arracher peu à peu les territoires qu'ils occupaient encore en Europe, ça ne comptait pas. L'homme malade était à l'agonie.

Cependant, il y avait derrière les murs de Yıldız Kiosk, un homme d'une très grande intelligence et politique habile, doué d'un instinct de ruse comme l'Orient seul en peut produire, et qui tenait infiniment au trône qu'il occupait.

Abdul-Hamid devait à son enfance éculée dans une sorte d'emprisonnement et aux spectacles qu'il avait eus sous les yeux dans le palais une mélanche insurmontable et une terreur malade.

Cette mélanche dicta sa conduite politique et l'habileté perfide avec laquelle il accueillit les protestations intéressées de certaines puissances européennes. Sachant dissimuler au point de réussir à cacher à tous qu'il savait le français dans la perfection, laissant croire ainsi aux diplomates étrangers qu'il était incapable de les entendre directement, il pouvait toujours rejeter sur une erreur de l'interprète l'incompréhension d'une communication. Cette dissimulation l'aidait considérablement dans le jeu de sa politique, mettant constamment en opposition l'Allemagne et la Russie, la Russie et l'Angleterre, et obtenant ainsi des fonds considérables qui entraient beaucoup plus souvent dans sa cassette personnelle que dans les coffres de l'Etat.

Seul peut-être en Europe, Guillaume II avait vu ce qu'il pourrait tirer de cet être énigmatique qu'il méprisait tout en l'admirant. Il avait percé à jour sa mentalité et, connaissant le rôle joué sous un monarque de ce caractère par la police secrète qui devait le débarrasser de nombre de gens qui le gênaient ou simplement lui portaient ombrage, il parvint à placer un ancien détective allemand à la tête du service d'espions secrets et de gardes du corps chargés de la sûreté du sultan.

Ce service, extraordinairement puissant par son rôle même, entre les mains d'un agent allemand, créait tout naturellement, dans l'entourage le plus proche d'Abdul-Hamid, une atmosphère pro-germaine que Guillaume II se hâta un peu trop de vouloir utiliser pour engager le sultan à contracter une alliance avec l'Allemagne : il s'assurait par là un puissant soutien au cas d'une guerre avec les Russes qu'il rêvait toujours de rejeter en Asie. Le concours de la Turquie, en effet, fermait à la Russie les Dardanelles et la menaçait au Caucase ; contre les Anglais, il pourrait se produire opportunément en Egypte.

Abdul-Hamid refusa de s'engager, désirant voir s'il ne trouverait pas de conditions plus avantageuses ailleurs pour son concours. Cependant, il donnait au Teuton, pour le consoler de son échec, la concession du chemin de fer de Bagdad.

Toutefois, l'empereur d'Allemagne ne se satisfait pas pour si peu. Contre la couardise et la fourberie du sultan, qui se jouait de lui, il résolut d'employer le mouvement jeune-turc.

Le Comité Union et Progrès avait à sa tête un jeune bey qui avait passé plusieurs années à Berlin comme attaché à l'ambassade ottomane et dont Guillaume avait discerné l'intelligence, le sang-froid et l'ambition. L'ambassadeur allemand à Constantinople, le baron Marshall, eut ordre de s'en faire un ami. Ce diplomate sut si bien exciter la rancune d'une disgrâce chez Enver, qu'avec l'aide de la princesse Amina, sœur du sultan, se forgea le complot qui devait amener la chute du trop subtil Abdul-Hamid et l'élévation au trône islamique de l'homme timide et sans volonté, démoralisé par des années de demi-captivité durant lesquelles il avait vécu dans la crainte perpétuelle de se voir supprimé par son frère qui le haïssait, qu'est Mahomet V.

Petit, courbé, les yeux clignotants, obèse, celui-ci manque totalement de prestige. Sa physionomie au teint jaune et huileux ne dénote aucune intelligence, et il garde

au pouvoir suprême, son air de bête traquée et craintive. Cependant, patriote à sa manière, il ne fit aucune opposition à ceux qui avaient entrepris de régénérer son pays. Bien qu'il ne fût pas soldat, il comprit la nécessité d'avoir une forte armée; c'est ainsi qu'il accueillit la demande instantane de Berlin d'envoyer une mission militaire allemande, chargée de réorganiser l'armée turque.

Si le maréchal von der Goltz ne parvint pas à gagner la confiance et l'affection des officiers turcs, le général Liman von Sanders y réussit mieux, secondé par Enver Pacha.

On ne peut guère parler de la Turquie sans s'occuper de ce jeune officier d'artillerie qui, en dix ans, est devenu le chef de l'administration militaire de son pays. Redouté du nouveau sultan, mais soutenu par l'appui de l'Allemagne, il se décida, après la déroute des soldats turcs en 1912, à se mettre en avant.

Par un heureux hasard, les ministres qui ne lui étaient pas favorables furent tués un plein jour dans les rues de Constantinople aussi, en très peu de temps, il devint le maître de la Turquie.

Tandis qu'on le croyait absorbé par les intrigues du palais, il travaillait dans l'ombre à l'instruction des troupes turques qui, sous la direction des officiers allemands, commandés par le général Liman von Sanders, se faisait intensive, dans les plaines de l'Asie Mineure, loin des regards et de l'attention de l'Europe.

Et voilà comment l'entrée en lice de la Turquie aux côtés des empires centraux, n'aurait dû étonner personne, et pourquoi nos vaillantes troupes ont trouvé dans les Dardanelles, des forces que l'on avait eu tort de dédaigner (1).